





Jérôme Dumont

# L'Arlésienne

*Rossetti & MacLane, 8*

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-359-3543-6

© Jérôme Dumont

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce  
livre.

Gabriel aimait le mois d'août. Surtout sa deuxième quinzaine qui, malgré ses inévitables orages, signifiait aussi le départ des hordes de vacanciers dont le teint hâlé ne serait plus qu'un vague souvenir dans quelques jours, une fois retournés dans leur habitat naturel. Il allait pouvoir profiter encore un moment de la quiétude relative des activités au palais de justice, ralenties par les vacances. Encore que ces dernières années, elles devenaient de plus en plus symboliques, arriéré judiciaire oblige.

Ces moments où la vie s'égrenait au ralenti étaient bienvenus. Après une « mémorable » traversée transatlantique, la douce normalité de sa vie d'avocat était reposante. Il ne pouvait en dire autant de celle d'Amandine : la mise en place de son studio de production à Sophia An-

tipolis avait généré un tel engouement parmi les employés montréalais qu'ils y géraient à présent trois projets de front, outre la ferme de données dédiée à la sécurisation de toutes les données utilisateurs. Les bureaux de Stuff for Fun n'étaient pas assez grands pour accueillir tout le monde, si bien qu'il avait fallu trouver un nouveau site. L'évocation de cet univers rappela à Gabriel son séjour « sous couverture » à Montréal, à une époque où sa femme n'était encore pour lui qu'une simple cliente. Il se souvint de l'effervescence qui régnait dans ces locaux et de l'enthousiasme des employés, sans douter un seul instant qu'il en irait de même dans ces nouveaux bureaux qui accaparaient l'énergie de sa femme : la magie opérerait à nouveau, il en était convaincu. La tâche était cependant ardue : depuis qu'Amandine avait trouvé l'emplacement parfait, les contretemps s'étaient accumulés. Le notaire du vendeur semblait vouloir remporter le prix du plus mauvais notaire de la Côte d'Azur, cumulant oublis, retards et un manque de professionnalisme qui laissait songeur. Une fois ces écueils passés – il avait tout de même dû rédiger

trois lettres recommandées, couronnées par une plainte à la chambre des Notaires – c'était à présent au tour de l'administration et des différents corps de métiers de tester la patience d'Amandine.

Martinez, dont le sens de la formule n'était plus à démontrer, trouva, une fois encore, les mots parfaits à l'occasion d'une discussion durant une interminable attente au palais : « *À ce niveau-là, Gab', ce n'est plus de la scoumoune, c'est une malédiction ! Je ne sais pas ce qu'a fait ta femme dans une vie précédente, mais elle additionne les mauvais karmas, comme un politicien cumule les mandats !* »

Pas superstitieuse pour un sou, Amandine s'en amusa lorsque Gabriel lui répéta les mots de son vieil ami et confrère. Elle nota au passage que le fait pour Martinez d'arborer sur sa robe d'avocat la rosette n'avait pas élevé le niveau de ces remarques...

Une chose était sûre en revanche : Martinez ne manquait pas une occasion de narrer le sauvetage héroïque dont il avait été, à l'écouter, l'unique responsable, omettant bien entendu

l'épisode de son nez cassé par une terroriste...

Ce fut sur cette image que Gabriel pénétra dans son cabinet. Nina, fidèle au poste, l'accueillit de son habituel « *et bonjour, Maître Rossetti* », qui invitait à la discussion, le tout saupoudré de son accent niçois inimitable.

Son accident de voiture n'était plus qu'un mauvais souvenir, dont le seul stigmate permanent était la présence de Vanessa, la fantasque secrétaire intérimaire qu'ils avaient décidé de garder après son retour de convalescence. La blonde peroxydée n'avait pas encore montré le bout de ses escarpins, ce qui, à huit heures quinze, n'était pas anormal et permettrait à Gabriel et Nina de deviser en toute sérénité des dossiers en cours, comme ils en avaient toujours eu l'habitude.

Sans un mot, Gabriel se dirigea vers la cuisine. Le son de la machine à café fut suffisant pour battre le rappel : l'instant d'après Nina se trouva dans l'embrasure de la porte. Elle ouvrit la fenêtre, alluma une cigarette et entreprit, agendas en main, de survoler les prochaines échéances :



— C'est encore calme cette semaine, mais ça repart fort la prochaine. Té : il y a le dossier Rioux à plaider en appel le vingt-trois au matin. Tout est prêt, j'ai vérifié avec l'avoué, il n'a rien reçu depuis la clôture de la procédure, et si quelque chose arrive entretemps, ce sera à dégager, hein.

Gabriel réfréna un sourire. On voyait bien que ce n'était pas elle qui devait, dans ces cas-là, argumenter auprès des magistrats. Rien n'était jamais gagné d'avance dans ce domaine, malgré le tranchant apparent des couperets que représentaient les délais de procédure. En de très rares occasions, notamment en matière de divorce, il pouvait arriver que de réels nouveaux éléments surgissent.

Nina poursuivit :

— En tous cas, le dossier Rioux, il est pour vous ; la cliente ne veut pas entendre parler de Chloé pour le plaider. Qu'elle l'ait reçue, qu'elle ait préparé le dossier et les conclusions n'y change rien : elle m'a dit texto : *« pour faire rendre gorge à mon salaud de mari, je veux une*

*avalanche de testostérone » !*

— Je ne sais pas si je dois être flatté... C'est tout de même curieux tous ces *a priori* que peuvent avoir les clients. Entre ceux qui exigent une femme pour les défendre contre leur femme ou leur avocate, les autres qui veulent opposer les sexes, on ne s'en sort pas.

J'avais pensé que la présence de Chloé comme seconde avocate au cabinet parerait à tout, mais les clients ne cesseront jamais de me surprendre.

Nina ajouta :

— Sans parler de ceux qui me demandent avant le premier rendez-vous si vous avez des enfants, parce que « *vous comprenez, il me faut un avocat qui en ait pour comprendre* »...

— Bon, et à part ça, a-t-on quelque chose de plus... reposant ?

— Ah ben oui ! Vous allez être content ! Le retour de la vengeance de Rouvier !

— Oh non. Ne me dites pas...

— Et si ! L'expert nous a enfin fixé des dates pour la réunion d'expertise sur les lieux. Oh, vous plaignez pas Maître Rossetti, vous allez

pouvoir aller vous balader dans l'arrière-pays : un petit tour à Valberg !

Rouvier faisait partie des clients réguliers de Gabriel. Il avait une propension à se mettre dans des situations impossibles, qu'il ne devait qu'à son irascibilité et son intransigeance. Un voisin faisait trop de bruit dans sa piscine ? Qu'à cela ne tienne, il la remplissait de bleu de méthylène ! Un autre lui avait mal parlé ? Un poing dans la figure ! Ce n'était pas tant ses motivations qui étaient mauvaises que sa façon, toute personnelle, de se faire justice à lui-même.

Il n'avait pas dérogé à ses règles de vie dans le présent dossier : après avoir acquis un chalet dans cette station de ski de l'arrière-pays, il avait exigé que la servitude de passage dont il bénéficiait pour s'y rendre, devait être modifiée pour satisfaire à ses besoins. Il faut dire que celle-ci, plus que centenaire, prévoyait le passage à pied ou en voiture à cheval... Nous étions loin de l'imposant monospace et du 4X4 qui composaient l'écurie du clan Rouvier. Au lieu d'en parler aimablement à ses voisins, il avait pris l'ini-

tiative d'élargir lui-même le chemin. Ces derniers avaient répliqué en construisant des escaliers en béton au droit de leur maison, pile sur la ligne de l'assiette officielle de la servitude ! Avec pour conséquence de rendre impossible à Rouvier le passage sur les limites qu'il s'était arrogées. Il avait fallu une ordonnance de référé pour empêcher Rouvier de jouer du marteau piqueur et les choses s'étaient conclues en eau de boudin : désignation d'un expert afin de statuer sur l'opportunité d'une modification de cette fameuse assiette.

Un dossier qui, lorsqu'il y aurait une procédure au fond, serait plutôt facile à plaider : l'évolution des moyens de transport était plutôt évidente. Avec Rouvier, il fallait cependant s'attendre à tout.

Nina interrompit le cours des pensées de Gabriel :

— J'ai pris l'initiative de fixer une date en fin de matinée, comme ça vous ne partirez pas aux aurores.

— Nina, vous êtes une mère pour moi. Sans aucun doute.

— J'espère bien ! Et puis, vous êtes encore jeune marié, je ne vais quand même pas vous faire partir avant l'aube quand on peut se l'éviter !

Gabriel n'eut aucun doute qu'il en aurait été tout autrement si Nina n'avait pas tant apprécié Amandine. Ni que Vanessa, étourdie comme elle pouvait l'être, n'aurait même pas réfléchi à la chose. Le sourire de Nina lui confirma qu'ils pensaient la même chose. Celle-ci poursuivit :

— Ah, j'oubliais, vous avez une nouvelle cliente à onze heures.

Après cette évocation de Rouvier, le visage de Gabriel s'éclaira : la nouvelle cliente serait certainement plus reposante que celui-ci. Il entreprit de recueillir les informations que Nina avait pour habitude de se faire communiquer :

— Dites-moi tout.

— Une Italienne qui veut divorcer. Elle habite entre Nice et l'autre côté de la frontière. Son mari est un Français, c'est un second mariage pour lui. Pas d'enfants. Des biens : l'appartement de Nice et une maison en Italie, sur les hau-

teurs de San Remo. Elle veut que ça aille vite, mais semble-t-il que ce n'est pas le cas de son mari. De ce que j'ai compris, il est encore et toujours fou d'amour pour elle. C'est tout ce qu'elle m'en a dit. Je lui aurais donné rendez-vous avec Chloé, mais j'ai préféré que ce soit vous : elle arrive bientôt à terme de sa grossesse, je me suis dit qu'on allait éviter les changements d'avocat en cours de route, surtout si ça doit aller vite.

— Nina, si je ne vous connaissais pas, je pourrais penser que vous gérez le cabinet à ma place !

— Té, et si je le gère pas, qui c'est qui va le faire ?

— Vous avez raison. Ne changez rien ! Il faut ménager Chloé : après tout, elle supporte déjà Martinez au quotidien : une sainte femme ! Du reste, je vais filer au palais m'occuper du courrier et je vais sans doute l'y croiser. Nul doute qu'il aura des choses à me raconter sur le côté obscur de la grossesse.

Gabriel jeta un œil à l'horloge de la cuisine. Il était presque neuf heures moins le quart.

— Dites-moi Nina, Vanessa ne devrait pas

déjà être là ?

Elle répondit en soupirant :

— Depuis un quart d’heure...

— Essayez de la joindre. Toute bizarre qu’elle est, elle est en général ponctuelle, même si son credo est « *avant l’heure, c’est pas l’heure...* »





Gabriel aurait très bien pu se dispenser du rituel quotidien à la maison des avocats où étaient situées les cases de chacun des membres du Barreau. La récolte avait été très mince : un formulaire du barreau, des jeux de conclusions émanant de confrères qui profitaient de la période estivale pour mettre à jour leurs procédures et trois avis de procédure. La période n'était pas propice à l'obtention de jugements, dont la découverte s'avérait toujours un moment d'émotion. Dans ces cas-là, Gabriel agissait comme tous les avocats, se précipitant à la fin des décisions pour en connaître le dispositif. Il commençait toujours par la charge des dépens et des frais incompressibles, qui étaient un très bon indicateur de la partie qui avait obtenu gain de cause. Il était en effet rare de devoir supporter les dépens dans une procédure que l'on gagnait. En-

core que, lorsqu'on défendait des « cas » comme Rouvier, la chose devenait possible...

Il régnait aux alentours de la place du palais une atmosphère de vacances, due en grande partie au flot de touristes partant à l'assaut du Cours Saleya, situé à proximité. Gabriel emboîta le pas d'un groupe de Japonais, ombrelle dans une main et appareil photo dans l'autre. Il avait ses habitudes dans l'un des cafés situés à un jet de pierre de là. Celui-là même où il retrouvait aussi bien Martinez que Jean-Michel, qui s'obstinait à l'appeler « mon petit » alors qu'il faisait une bonne tête de moins que lui. Ces deux-là étaient du reste en grande conversation lorsque Gabriel s'attabla.

— Oh, mais si c'est pas Rossetti qui nous fait l'insigne honneur de sa visite !

— Que veux-tu, Martinez, j'ai été attiré comme un aimant par ta robe noire, négligemment posée la rosette bien en évidence... Si je ne te connaissais pas, je serais prêt à parier que tu cherches ainsi à impressionner jusqu'aux touristes de passage !

Martinez prit l'air offusqué qui lui allait si bien :

— Non mais, je rêve ! Dois-je te rappeler que, toi aussi, tu as été décoré ?

— Je n'en disconviens pas, Robert. À cette exception près que je ne me trimballe pas la robe à la main, surtout pendant les vacances judiciaires... dépourvues d'audiences...

Un sourire carnassier éclaira le visage de Martinez :

— À toi je peux le dire : toutes les occasions sont bonnes pour l'exhiber, surtout lorsque je croise monsieur le Bâtonnier, tu sais, celui qui fut si prompt à te suspendre et à tenter de nous rabattre le caquet ?

— Ah, alors si c'est pour la bonne cause, je m'incline !

Il était de notoriété publique que le bâtonnier faisait depuis des années des pieds et des mains pour se faire décorer, en vain. La remise de la décoration à Rossetti, Martinez, Amandine et Chloé avait constitué autant de clous supplémen-

taires au cercueil de ses espérances, que Martine se faisait un malin plaisir à lui rappeler.

Jean-Michel ne cachait pas sa joie d'entendre les deux compères rivaliser de bons mots, dans des escalades qui semblaient sans fin tant ils étaient créatifs. Il confirma que les frustrations du bâtonnier avaient fait le tour du Vieux-Nice, tout comme le statut de vedettes locales de ses deux amis.

Gabriel entreprit de questionner son ami sur son prochain changement de statut :

— Si tu me parlais plutôt de la meilleure partie de toi, ta femme ?

— Tu parles de cette partie, que tu exploites à ton cabinet ? Tu devrais être au courant, puisque tu la croises tous les jours, non ?

— Pour l'exploitation, tu repasseras : comme tu le sais, elle est actuellement en congé. C'est bizarre que tu ne sois pas au courant alors que tu en es la cause... Tu sais, à cause du poids de ta descendance, qui se fait de plus en plus pesant ?

— Ne m'en parle pas. Crois-moi, c'est difficile de l'oublier ! Meskina ! Elle a pris quinze kilos jusqu'à présent...

— Elle te regarde manger, c'est ça ?

Jean-Michel pouffa, ce qui galvanisa Martine :

— Et toi, tu t'y mets quand ?

— À manger ou à faire des enfants ? Pour les enfants, je ne suis pas pressé. Je te laisse explorer les joies de la paternité en éclaireur !

Jean-Michel ponctua :

— Ce n'est pas pour dire, mais tu as bien raison d'attendre, mon petit. Tu peux me croire sur parole. Mes trois garçons, eh bien ce n'est pas parce qu'ils ont tous plus de vingt ans aujourd'hui que j'en suis quitte. Vous savez ce qu'on dit : petits enfants, petits problèmes. Grands enfants... Et au fait, Robert, ce sera un garçon ou une fille ?

— Ah, Jean-Michel, ne commence pas à faire comme ma mère ! Chloé et moi avons décidé qu'on voulait avoir la surprise. Ce qui me vaut depuis les foudres de mon auguste auteure, qui n'en revient pas qu'on ne veuille pas savoir ! Elle a même été jusqu'à appeler la gynécologue de Chloé, dont elle a trouvé le nom au terme d'une enquête minutieuse dont elle a le secret !

Jean-Michel resta stupéfait d'un tel comportement, qui ne semblait pas émouvoir Martinez, lequel reprit :

— Je vous rassure : je connais l'engin ! J'avais prévenu la doc' qu'elle se ferait harceler par ma mère, description à l'appui. Figurez-vous qu'elle s'est pointée au cabinet et a essayé d'entourlouper la réceptionniste. Le plus fort dans tout ça, c'est qu'elle n'en a même pas conçu la moindre once, le plus petit début de culpabilité ! Lorsque je lui ai annoncé que j'avais été mis au courant, j'ai eu droit au traditionnel « *tu n'es qu'un ingrat, me faire ça à moi...* » ou bien « *c'est malin, je vais devoir tout acheter en double, et comment je me fais rembourser après ?* », comme si elle achetait au détail !

— La seule question qui se pose, c'est de savoir comment Chloé a pris la chose, commenta Gabriel.

— Qu'est-ce que tu crois ? Elle connaît la musique ! Elle fait preuve d'une extrême patience avec ma pauvre mère. C'était une condition *sine qua non* pour que je me marie avec elle.

Sans ça, c'était le divorce assuré dans les six mois.

— Je vais donc paraphraser la mère de Napoléon : « *pourvou qué ça doure !* » Fais tout de même attention, même la plus sainte des femmes a ses limites, Robert.

Le visage de Martinez se fit interrogatif :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu sais quelque chose que j'ignore ? Dis-moi !

— Oh, Robert ! Non, il n'y a rien de rien. Elle est toujours égale à elle-même. Quant à moi, je trouve déjà miraculeux qu'elle t'ait trouvé des qualités, alors qu'elle supporte ta mère, je te dirais qu'à côté, c'est un point de détail.

L'énergumène n'était qu'à moitié rassuré :

— Tu es sûr, tu ne me cacherais rien, n'est-ce pas ? Pas à moi, hein ?

— Sur ma vie, Robert ! Il n'y a rigoureusement rien. Si tu doutes, tu peux même appeler Nina, elle te le confirmera.

— Ton dragon ? Jamais de la vie ! Mais je demanderais peut-être à Vanessa... Quoi ? Tu ne nieras pas qu'elle est d'un commerce plus agréable que Nina ?

— Robert Martinez. Je ne vais pas te suggérer de changer, car je sais à quel point ce serait au-dessus de tes forces. Occupe-toi donc plutôt de Chloé et de la future petite Martinez. Je suis pour ma part persuadé que ce sera une fille, juste pour qu'elle te rende un peu plus gaga que tu n'es déjà !

— Fille ou garçon, je vais te dire une bonne chose : du moment que le bébé arrive en bonne santé, c'est tout ce qui compte !

Jean-Michel en profita pour narrer par le menu les trois accouchements de ses fils, qui trouvèrent un écho particulier chez Martinez mais laissèrent Gabriel de glace. Il n'aurait pu préciser pourquoi mais il savait qu'il n'était pas pressé de passer au travers de tous ces événements. Par chance, il dut les abandonner au milieu du deuxième accouchement pour ne pas risquer de faire attendre sa nouvelle cliente.



Gabriel ressentit une pointe d'agacement lorsqu'il constata qu'à près de dix heures trente, Vanessa n'avait toujours pas donné signe de vie. Sentiment partagé par Nina qui commenta à demi-mot :

— Miss Trabulsa n'est toujours pas arrivée. J'ai appelé chez elle, rien. Sur son portable : répondeur. Je n'ai pas la moindre idée de ce qui se passe, mais moi je vous le dis, maître Rossetti, j'aime pas ça.

— Je crains que nous ne puissions faire grand-chose d'autre qu'attendre.

La porte de la salle d'attente était fermée, ce qui expliquait la retenue dont Nina avait fait preuve. D'un mouvement de tête, Gabriel interrogea Nina qui confirma en silence. La nouvelle cliente était donc arrivée en avance. Nina lui ten-

dit le dossier qu'il ouvrit sur le rebord du bureau : la cliente s'appelait Giada Caputi. Nina ne put s'empêcher de gratifier son patron d'une moue admirative, incontestable indication que la cliente était ce qu'elle-même qualifiait de « bombe atomique ».

— Une chance que vous ne travailliez pas avec Martinez, parce qu'à vous deux, je pense que vous seriez insortables, Nina !

Dossier à la main, Gabriel entreprit d'aller se présenter à madame Caputi. Lorsqu'il ouvrit la porte, il eut la confirmation que Nina n'avait pas exagéré. Une ravissante jeune femme se leva et le gratifia d'un sourire dévoilant une dentition parfaite, à la blancheur éclatante. Les traits de son visage étaient accentués par un carré frisant qui mettait en valeur des yeux vert foncé en amande. Elle était vêtue d'un tailleur pantalon en lin immaculé : une veste croisée qui surmontait un ample pantalon. Plus encore que sa beauté, cette femme avait une allure incroyable, le genre à suspendre le temps lorsqu'elle pénétrait dans n'importe quel endroit. Gabriel se sentit tout à

coup négligé, dans son costume vert olive sous lequel il avait troqué la chemise pour un tee-shirt et fut tenté de s'en excuser avant de se raviser à la dernière seconde. Il invita Madame Caputi à le suivre dans son bureau, dont il prit soin de garder la porte ouverte, habitude qu'il avait prise depuis sa mésaventure avec Madame Ducharmes.

— Madame Caputi, avant tout, je vous remercie de votre confiance. Est-ce quelqu'un en particulier qui m'a recommandé à vous ?

Dans un français parfait quoique teinté d'un accent italien prononcé, la jeune femme répondit :

— Oui. Une amie. Marina.

— Ah. Je vois.

Gabriel se souvint sans difficulté de Marina. La *call-girl* qui l'avait aidé lorsqu'il enquêtait avec Amandine sur la disparition de Sabine Sasso. Celle qui avait été une victime collatérale du complot contre Ange. Il n'avait plus eu de ses nouvelles depuis et se nota d'en demander à Ange lorsqu'il le croiserait à nouveau.

Face au silence de Gabriel, Giada Caputi précisa, d'un sourire entendu :

— En ce qui me concerne, le seul charme dont je fais commerce, c'est ma voix. Je suis chanteuse.

Gabriel hésita sur la conduite à tenir. Était-il nécessaire de préciser à cette inconnue qu'il n'avait eu que des relations strictement professionnelles avec Marina ? Il réalisa très vite que la meilleure attitude à adopter demeurerait le silence. Après tout, ce n'était pas les affaires de madame Caputi même si celle-ci semblait très au courant de celles de Marina. Il se contenta de la questionner au sujet de son registre, tout en cherchant à deviner quel était son genre de prédilection. Il ne fut guère étonné de sa réponse :

— Je suis ce qu'on appelle une chanteuse de jazz, enfin, j'essaie. Je compose également, ajouta-t-elle avec un sourire gêné.

— C'est formidable. Il faudra que vous m'indiquiez où je peux trouver vos albums. Mais je suppose que vous n'êtes pas ici pour discuter musique. Vous souhaitez donc divorcer ?

Le visage de la cliente s'assombrit :

— Oui, je n'en peux plus. Ma vie est devenue un enfer. Voyez-vous, Serge, mon mari, me fait

la vie impossible. Il est devenu d'une jalousie malade qui met ma carrière en danger.

— En danger ?

— Je l'ai rencontré il y a cinq ans, lorsque je chantais dans des hôtels, des réceptions privées, bref, ce qu'on appelle des « ménages ». Serge est pianiste. Il a fait le conservatoire mais n'a jamais réussi à se faire une place dans des orchestres philharmoniques, son rêve. Ce n'est pas qu'il manque de talent, c'est un excellent pianiste mais... pas un virtuose. Vous savez, on ne devient que rarement pianiste de jazz par vocation. Lorsque nous mangions tous les deux de la vache enragée, je pense que les choses étaient plus faciles. C'est paradoxal, mais c'est ainsi. Les problèmes ont débuté lorsque j'ai signé mon troisième album avec une grande maison de disques, commencé à apparaître dans les festivals, San Remo, Vevey, Nice, Deauville et même Toronto. Ma maison de disques a imposé ses musiciens, c'était à prendre ou à laisser. Ils avaient compris avant moi qui était mon pianiste de mari. J'ai dû faire un choix, déchirant. Nous en avons longuement parlé et je pensais que Serge

comprenait. Hélas, lorsque les choses se sont concrétisées, il a commencé à changer. Il est devenu de plus en plus aigri, suspicieux, jaloux, alors que je n'ai jamais envisagé de le tromper, croyez-moi. La situation est vite devenue intenable. Il a d'abord voulu se mêler de l'enregistrement de l'album, puis m'accompagner dans tous mes concerts. Ma maison de disques a mis le holà très vite et je ne peux pas leur donner tort. Rien n'était assez bien à son goût, il trouvait toujours à redire, critiquer. À présent, c'est bien simple : lorsque je ne suis pas en tournée, je préfère rester dans la maison que j'ai hérité de mes parents à San Remo plutôt que de le rejoindre à Nice. Je n'arrive plus à supporter ses scènes incessantes. Vous savez ce qu'on dit sur le tempérament volcanique des Italiens ? Et bien croyez-moi, Serge n'a rien à leur envier !

— Je comprends. Je vais vous poser une question dont je pense connaître la réponse : est-il d'accord pour divorcer ?

— Ah ah ! Bien sûr que non ! Il clame à qui veut l'entendre qu'il est amoureux fou de moi, que je lui dois tout...

— Je ne vous connais pas, mais j'ai l'impression que cette affirmation est très exagérée, je me trompe ?

— Pas du tout. J'ai composé moi-même tous mes textes, les arrangements. Il m'a bien aidé lorsqu'il s'agissait de faire des maquettes, mais il n'a strictement rien à revendiquer.

— Revendiquer... J'en déduis que vous craignez qu'il ait des prétentions sur vos revenus ?

— C'est ce qu'il ne cesse de dire lorsque nous nous disputons. Et comme nous nous sommes mariés sans le moindre contrat de mariage, je crains qu'il puisse me causer des problèmes. Nous sommes mariés depuis cinq ans, l'essentiel de mon travail est antérieur, je ne vois pas pourquoi il aurait droit à quoi que ce soit.

— *A priori*, si vous signez un contrat durant le mariage, ses fruits entrent en communauté. Je ne vais pas me risquer à vous donner un avis tranché sans avoir en mains la copie de votre livret de famille et des contrats en question. Une chose est sûre : si vous envisagez de divorcer et devez signer d'autres contrats, tachez de différer

toute signature dans cette attente, ce sera plus prudent.

— Je vous ferai parvenir tous ces documents dans les meilleurs délais.

— Je dois vous poser une question supplémentaire : vous m’avez parlé de jalousie maldive mais est-ce que votre mari aurait eu des comportements agressifs ou violents ?

Giada Caputi baissa les yeux et hésita quelques secondes avant de répondre par la négative.

— Madame Caputi, je ne suis pas là pour juger de quoi que ce soit, soyez en certaine. En revanche, si jamais il y avait le moindre risque, je ne pourrais trop vous conseiller de déposer plainte, certificat médical à l’appui. Nous procéderions dans ce cas en urgence, afin de « légaliser » la situation de séparation temporaire. La loi est ainsi faite.

— Il n’a jamais levé la main sur moi. J’ai bien cru, à une ou deux reprises que cela allait arriver mais, les choses n’ont jamais été aussi loin...

— D’expérience, je dois vous dire que la troisième fois pourrait bien être « la bonne ». Je



vous recommande d'éviter son contact sans la présence de témoins. Continuez à voyager et à demeurer loin de lui. Il ne s'agit pas à proprement parler d'abandon du domicile conjugal, rien qui ne puisse s'expliquer mais dans tous les cas, je pense qu'il faut procéder dès que possible.

Gabriel passa les vingt minutes qui suivirent à expliquer en détail les tenants et aboutissants de la procédure de divorce à sa nouvelle cliente. Il avait cette sensation qu'elle ne lui disait pas tout, notamment au sujet du comportement violent de son mari. Il savait qu'il était inutile d'insister et se limita à rappeler à sa cliente qu'elle pouvait tout lui dire, ne serait-ce que pour lui éviter de mauvaises surprises une fois la procédure sur les rails.

Elle promit à nouveau de faire parvenir tous les documents nécessaires dans les prochains jours et prit ensuite l'initiative de clôturer la rencontre, laissant Gabriel pensif encore après qu'il eut refermé la porte du cabinet.



Rien ne se passait comme prévu, au grand dam d'Amandine qui commençait à remettre en question son idée d'installer une partie du studio de développement de Stuff for Fun sur la Côte d'Azur. Les contretemps s'accumulaient. Les problèmes liés à l'achat du bâtiment étaient enfin réglés mais avaient cédé la place à d'innombrables tracasseries administratives. Que le Canada lui semblait loin, là où elle réglait n'importe quel souci en quelques heures. Toutes ces embûches agissaient comme autant de piqures de rappel sur les raisons qui l'avaient poussée à installer le siège de Stuff for Fun à Montréal. Sans même parler des généreux crédits d'impôt, qui permettaient d'embaucher à un rythme inconnu en Europe. Elle s'en était ouverte à Gabriel dont le fatalisme à l'égard de l'administration avait un petit côté énervant qu'elle avait mis sur le compte

du fait que ce genre de dossiers n'était pas sa tasse de thé. Il était intervenu dans le cadre de la vente mais l'instinct d'Amandine lui dictait de recourir à un avocat spécialisé en droit des affaires ainsi qu'en droit administratif si les problèmes persistaient.

Comment lui dire sans qu'il en prenne ombrage ? Elle se maudit d'avoir ainsi mélangé l'amour et les affaires. Elle ne se serait pas gênée pour procéder au remplacement de n'importe quel autre avocat, mais elle se devait de ménager la susceptibilité de son mari. Il lui suffit de contempler ce qui n'était encore qu'un vaste entrepôt pour revenir à la réalité : il devenait urgent de loger les soixante-dix employés qui ne pouvaient être casés dans les bureaux actuels. Ils étaient obligés de camper dans divers espaces collaboratifs qu'elle avait loués dans leur totalité mais cette situation avait tout du camping et ne permettait pas d'avoir toutes les équipes de développement sous le même toit. Les projets n'allaient pas tarder à accuser des retards et les employés en auraient bientôt fini avec leur lune de miel avec la Côte d'Azur. Bref, elle sentait

poindre les problèmes.

Elle allait et venait dans cette grande bâtisse qui résonnait au rythme de ses pas. L'architecte n'allait plus tarder à arriver, de même que les représentants des différents corps de métier. Elle avait eu recours à un cabinet cannois, Leboeuf et associés, dont l'une des dernières réalisations l'avait conquise. Ils avaient ressuscité une salle de spectacle à l'abandon depuis la fin des années quatre-vingt-dix en y appliquant un design industriel qui mettait en valeur tout ce qui était d'ordinaire caché derrière des faux-plafonds et des cloisons cache-misère. La simplicité d'un tel agencement n'était qu'apparente et nécessitait parfois de repenser le système de climatisation et l'électricité. En outre, ses besoins spécifiques en matière de câblage informatique et d'hébergement de serveurs constituaient un casse-tête supplémentaire, notamment du fait que l'essentiel des données devait demeurer dans les « anciens » locaux, dévolus aux données. Le royaume de Pascal et Alain, ses directeurs techniques.

Puisque l'entrepôt était une gigantesque pièce

vide, tout était à faire et il était indispensable d'ajouter des salles de conférence, quelques bureaux privatifs et de fluidifier l'espace central de travail. Rien ne devait être laissé au hasard dans l'agencement des bureaux car, même s'il s'agissait en grande majorité d'*open spaces*, une modification ultérieure de la distribution des lieux ne pourrait se faire à la va-vite.

Les locaux avaient beau être situés en plein cœur de la technopole de Sophia Antipolis, et à cinq cents mètres à peine des bureaux existants, relier ces deux bâtiments s'avérait une gageure. Il était impératif qu'ils disposent de connexions câblées, ce qui impliquait de toucher au domaine public. C'était là que les ennuis commençaient : nécessité d'avoir recours à des firmes de BTP agréées par la municipalité, délais d'exécution hallucinants. Dans le « meilleur des cas », ces travaux seraient exécutés dans les trois mois, ce qui était tout à fait irréaliste. Pascal et Alain avaient une solution de rechange temporaire, qui ne rassurait qu'à moitié Amandine : elle consistait à faire passer les câbles par les airs. Ils étaient bien entendu conscients des lacunes sécu-

ritaires d'une telle option mais n'avaient rien trouvé de mieux à proposer.

Quant à Garnier, l'électricien, pourtant recommandé par ses deux directeurs techniques, il semblait dépassé par l'ampleur des travaux et ne cessait de se plaindre des litiges prud'homaux auxquels il devait faire face pour expliquer le flou artistique entourant ses délais d'exécution.

C'était bien simple : Amandine se sentait prise dans un chaos désorganisé telle une embarcation à la dérive en pleine tempête. Zéro contrôle sur la situation, une multitude de paramètres inconnus. Si les astres s'alignaient, tout pourrait fonctionner mais il suffisait qu'un minuscule grain de sable vienne se loger quelque part pour entraîner une réaction en chaîne qui finirait en catastrophe.

Elle était responsable de la bonne marche des opérations et devait composer avec la frustration liée à toutes ces variables inconnues. Le genre de situation qu'elle détestait. C'est le côté pile des responsabilités. Il est facile de diriger lorsque tout va bien ; c'est dans des défis tels que ceux-ci que se fait la différence entre les bons et les mau-

vais gestionnaires, se dit-elle. Amandine se félicita de bien connaître les mentalités et les particularismes locaux, auxquels un montréalais pur jus n'aurait pas survécu, tout habitué qu'il aurait été à obtenir des réponses dans la journée. Elle se souvint de son étonnement au lancement de sa compagnie : il ne lui avait fallu que cinq minutes, montre en main, pour obtenir tous les numéros d'enregistrements, auprès des services fiscaux, fédéraux et provinciaux, sans parler de ceux liés à l'embauche des employés. Quant aux crédits d'impôt, c'était bien simple, sa compagnie était traitée aux petits oignons !

L'arrivée de l'architecte la tira de ses réflexions. Samuel Leboeuf affichait une mine sombre qui contrastait avec son costume beige clair. Il suffit d'un regard pour qu'elle soit convaincue que de nouvelles difficultés venaient de s'ajouter à la liste. Elle n'avait aucune intention de perdre la moindre seconde :

— Commencez donc par la mauvaise nouvelle, Samuel.

— La firme de BTP m'a annoncé un délai supplémentaire. Ils parlent de six mois et



s'avèrent incapables de me confirmer à quel endroit les câbles arriveront.

— C'est une blague ? Il suffit d'aller en ligne droite !

— Ce n'est pas aussi simple car le sous-sol est déjà très encombré. Sans parler du diamètre dont nous avons besoin qui est une contrainte supplémentaire... J'ai aussi discuté avec Garnier. Il préconise de placer ces câbles à proximité raisonnable des conduits de climatisation, afin de maintenir une température optimale. Et comme nous ne savons pas où les câbles atterriront, et bien nous sommes coincés.

— Vous vous rendez compte de ce que vous m'annoncez ? Il s'agit des travaux de base à effectuer dans cet entrepôt ! On ne peut tout de même pas tout mettre en attente !

— On peut courir le risque de spéculer, mais si la firme de BTP déjoue nos prévisions, j'ai peur que nous soyons obligés de tout recommencer à zéro, avec les incidences que vous imaginez sur le budget...

— Dans ce cas, je ne vois qu'une issue : prévoyez tous les cas de figure, de sorte qu'en

cas de surprise, nous puissions retomber sur nos pieds.

— Ce n'est malheureusement pas aussi simple que ça. À moins de sacrifier le design initial...

— Samuel, regardez-moi bien dans les yeux. Si je vous ai choisi, c'est précisément pour vos dernières réalisations et je ne doute pas que vous n'êtes pas des débutants, n'est-ce pas ? Vous et moi savons que nous avons sur les bras un chantier délicat, problématique et potentiellement explosif. Je veux, vous entendez bien ce que je vous dis, je veux qu'il se termine tel qu'initialement prévu.

Cela faisait des années qu'Amandine n'avait été contrainte d'utiliser un ton aussi cassant, hélas de circonstance. Derrière sa barbe de trois jours savamment taillée, elle décelait chez l'architecte un manque de motivation qui lui fit presque regretter d'avoir eu recours à ses services. Elle décida de crever l'abcès avant même qu'il ne mûrisse :

— Je vais être franche avec vous, Samuel.

J'ai l'impression que vous êtes déjà résigné à subir des retards et délais. C'est pour moi tout simplement inacceptable. Je ne vais pas vous rappeler le prix que je vous paie pour la bonne exécution de ce chantier, qui inclut, comme vous le savez, sa supervision. Si vous n'êtes pas en mesure de faire bouger les pachydermes administratifs, je m'en occuperai, quitte à faire le siège de leurs bureaux. Par pitié, ne me faites pas le coup des particularismes locaux, je les connais très bien, j'ai grandi ici. Trouvez-moi une solution qui permette de parer à toutes les éventualités en termes de connexion, quitte à installer un faux plancher, en dessous duquel nous pourrions à loisir faire circuler câbles et conduites, quitte à les rallonger. Ça nous fera en prime une climatisation au sol.

Amandine n'était pas mécontente de sa suggestion à laquelle Leboeuf n'opposa dans un premier temps qu'une mine pensive. Il réfléchissait à la solution d'Amandine et tenta d'objecter :

— Amandine, je ne suis pas certain que ce procédé s'avère pratique ou plus économique... Par ailleurs, je ne suis pas certain que l'ajout

d'un faux plancher soit une bonne solution...

— Je n'ai pas la prétention de vous avoir trouvé en deux minutes de solution miracle, sans quoi je n'aurais pas besoin de vos services. Considérez-la comme une piste, la première étincelle du brainstorming que vous ne manquerez pas de faire, de retour à vos bureaux cannois, avec toute votre équipe. Livrez en temps, heure et qualité, conformément à la réputation que vous n'avez cessé de me vanter avant que je signe avec vous. Je ne vous demande rien de plus.